

Jacques Vincey rend aux « Bonnes » tout l'éclat de leur danse macabre

Parcours sans fautes que celui de ce metteur en scène qui revisite aujourd'hui l'histoire des sœurs Papin vue par Genet

Théâtre

Que vous ayez déjà vu *Les Bonnes* dix fois ou jamais, allez découvrir cette nouvelle mise en scène que signe Jacques Vincey (au Théâtre de l'Athénée, à Paris, puis en tournée en France) : elle fait briller la pièce de Genet de tout son éclat noir de danse macabre, en un théâtre des fantômes cher à un metteur en scène qui s'est déjà brillamment attaqué à *Madame de Sade*, de Mishima, ou à *Mademoiselle Julie*, de Strindberg. Et puis ces *Bonnes* sont portées par trois actrices superbes, Hélène Alexandridis, Marilu Marini et Myrto Procopiou, qui déploient l'art du simulacre de Genet et la théâtralité de la pièce avec une mesure et une jouissance assez saisissantes.

C'est un homme, pourtant, que l'on voit d'abord, sur le devant de la scène, dans ce Théâtre de l'Athénée qui a vu la création de la pièce, en 1947, par Louis Jouvet. Un (très beau) jeune homme, intégralement nu, si ce n'est les gants de ménage en caoutchouc bleu qui recouvrent ses mains. Ce jeune acteur (Vanasay Khamphommala) dit un extrait de *Comment jouer « Les Bonnes »*, un texte que Genet, lassé de certaines interprétations trop réalistes de sa pièce, a écrit en 1962. « *Sacrées ou non, ces bonnes sont des monstres, comme nous-mêmes quand nous rêvons ceci ou cela* », note-t-il, avant d'ajouter : « *Sans pouvoir dire au juste ce qu'est le théâtre, je sais ce que je lui refuse d'être : la description de gestes quotidiens vus de l'extérieur. Je vais au théâtre afin de me voir, sur la scène [restitué en un seul personnage ou à l'aide d'un personnage multiple et sous forme de conte], tel que je ne saurais – ou n'oserais – me*



Solange, l'une des « Bonnes » (Hélène Alexandridis) et Madame (Marilu Marini). ALAIN LEROY/JERRYCOM

voir ou me rêver, et tel pourtant que je me sais être. »

Alors le rideau se lève, et peut se déployer le rituel de travestissement et de mort qui a été inspiré à Genet par l'histoire des sœurs Papin, Léa et Christine, qui, en 1933, assassinèrent sauvagement leur maîtresse et sa fille. Pas de décor réaliste ici, donc, pas de salon croulant sous les fleurs ou de chambre aux meubles Louis XV. Le scénographe Pierre-André Weitz a installé un échafaudage métallique, un espace à la fois mental et carcéral, dans la cage de scène noire comme la chambre des cauchemars.

Sous la lumière blafarde et stridente des songes, le jeu, la « *cérémonie* », comme elles l'appellent, de Solange et Claire, les bonnes telles que les a renommées Genet, commence. Elles jouent, ces bonnes qui appartiennent à « *la famille des réprouvés glorieux qui prennent dans l'imaginaire une revanche sur leur condition de misère* », comme l'écrit l'universitaire Michel Corvin, à être Madame, à tuer Madame, leur patronne.

C'est le théâtre de leur aliénation que met en scène Jacques Vincey avec une vraie finesse de lecture de la pièce, dans ce spectacle en

noir, blanc et rouge qui joue avec les codes du théâtre, et exacerbe les artifices – au centre de la pantomime, un extraordinaire manteau de gaze blanche, nimbé d'irréalité.

On est vraiment dans la tête des bonnes – à moins que ce ne soit dans celle de Genet, car le jeune homme du début continue à han-

« Ces bonnes sont des monstres, comme nous-mêmes quand nous nous rêvons ceci ou cela »

Jean Genet

auteur des « Bonnes »

ter discrètement la scène –, dans leur folie, leur enfermement. Seul le jeu peut servir d'exutoire au sentiment de dépossession qu'éprouvent les bonnes vis-à-vis de Madame, mais aussi l'une vis-à-vis de l'autre : « *J'en ai assez de ce miroir effrayant qui me renvoie mon image comme une mauvaise odeur* », jette Claire à Solange.

Mais comme chez Pirandello, le théâtre finit par déteindre sur la vie, et même par la dévorer, et la farce macabre devient vraiment tragique. Madame elle-même n'est qu'un fantôme, un personnage éminemment théâtral, dans l'interprétation grandiose qu'en livre Marilu Marini : l'actrice argentine, qui jouait Solange dans la mise en scène d'Alfredo Arias, déploie toute la folie de son jeu baroque, « *monstre* » de théâtre comme l'exige Genet, ogresse de conte chez qui la malice pointe son nez.

Face à elle, Hélène Alexandridis (Solange) et Myrto Procopiou (Claire) sont aussi étonnantes. La pre-

mière d'une détermination froide, désespérée, enragée, comme tirant les ficelles de la seconde, pantin enfantin, petit clown dansant et tragique. Toutes trois, sans oublier Vanasay Khamphommala et sa présence musicale et mystérieuse, incarnent sans la sacraliser la langue somptueuse de Genet.

Quant à Jacques Vincey, qui poursuit décidément un parcours d'une cohérence remarquable, il présente également sa mise en scène de *Jours souterrains*, d'Arne Lygre, au Théâtre du Nord, à Lille, du 21 au 27 janvier. Encore un huis clos à la réalité tissée de fantasmes. ■

FABIENNE DARGE

Les Bonnes, de Jean Genet. Mise en scène : Jacques Vincey. Athénée Théâtre Louis-Jouvet, square de l'Opéra-Louis-Jouvet, 7, rue Boudreau, Paris 9^e. M^o Opéra. Tél. : 01-53-05-19-19. Mardi à 19 heures, du mercredi au samedi à 20 heures, jusqu'au 4 février. De 7€ à 32€. Puis tournée jusqu'à fin avril, à Toulouse, Périgueux, Saintes, La Rochelle, Grenoble, Grasse, Saint-Raphaël, Draguignan...

Théâtre Ouvert

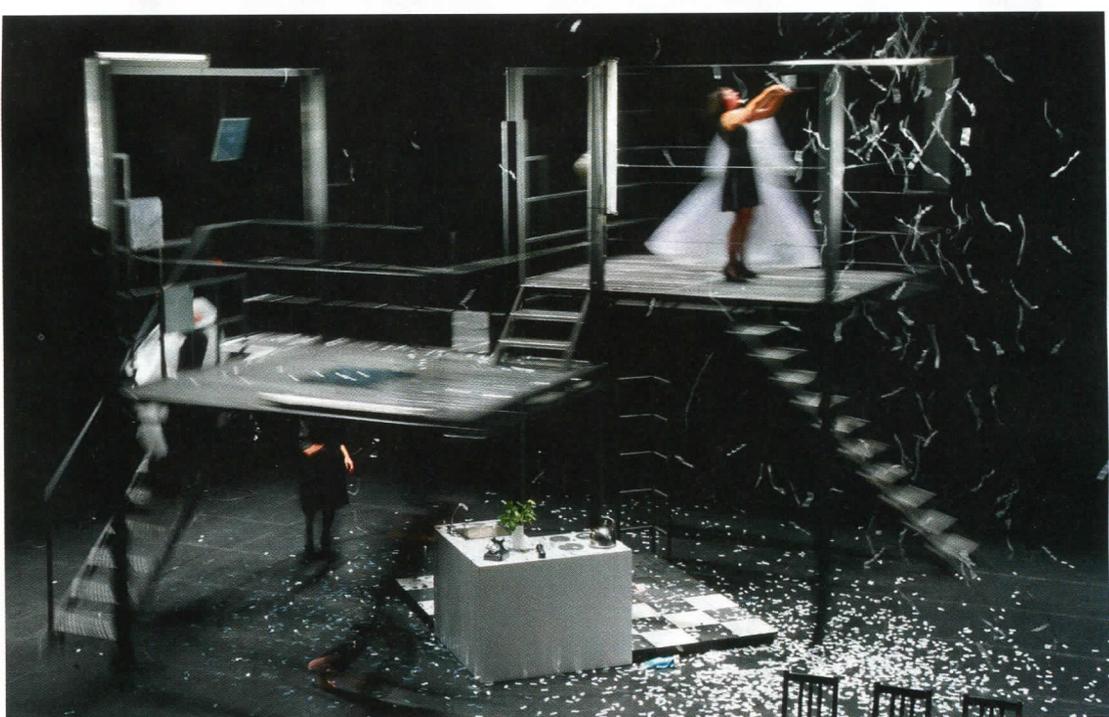
CANCRELA

de Sam Holcroft
mise en scène
Jean-Pierre Vincent

« Une liberté, une générosité
une simplicité qui bouleversent »
F. Pascaud / Télérama

Réservation 01 42 5

Théâtre Ouvert Jardin d'hiver - 4 bis, cité



Les Bonnes originales

Grandiose dans le rôle de Madame, **Marilù Marini** illumine la pièce de Genet dans un cérémonial baroque signé Jacques Vincey.

première

Dopo la battaglia (Après la bataille)

mise en scène Pippo Delbono
L'italien et sa troupe d'acteurs inouïs n'hésitent pas à jeter leurs corps dans la bataille pour danser "les vanités inhumaines et les sacrifices de tous les conflits en cours". Avec la participation de la danseuse étoile Marie-Agnès Gillot.
du 17 au 29 janvier au Théâtre du Rond-Point, Paris VIII^e, tél. 01 44 95 98 21, www.theatredurondpoint.fr

réservez

Woyzeck

de Georg Büchner, mise en scène Jacques Osinski
Reprise, avant le TNS de Strasbourg en février, de cette radiographie du cas *Woyzeck*, première étape d'une *Trilogie de l'errance* composée par Jacques Osinski en 2009, avec *Un fils de notre temps* d'Odón von Horvath, et *Dehors devant la porte* de Wolfgang Borchert, aussi à Strasbourg. L'unique pièce d'un Allemand qui, rentré du front russe où ses convictions antinazies l'avaient envoyé, meurt en 1947 à 26 ans.
le 20 janvier à la MC2 de Grenoble, tél. 04 76 00 79 00, www.mc2grenoble.fr

Gerbant, sur trois niveaux, les pièces de l'appartement de Madame, le metteur en scène Jacques Vincey et son scénographe Pierre-André Weitz transforment l'oppressant enfermement bourgeois du décor des *Bonnes* en un manège biscornu. S'exhibe alors sans pudeur l'empilement des alcôves comme autant de cellules d'une prison ouverte à tous les vents. L'échafaudage fonctionnant comme un écorché de la pyramide sociale, la pièce montée métallique se révèle une drôle de cage d'escalier dans laquelle on pourrait remplacer la formule "électricité, eau et gaz à tous les étages" par cette autre, plus conforme à la dénonciation voulue par Jean Genet : "Haine, crime prémédité et vengeance de classe à tous les étages."

Ayant résolu, via les transparences de sa machinerie, la mise à nu et à l'os des rapports de force à l'œuvre dans *Les Bonnes*, Jacques Vincey se revendique aussi, pour fonder son théâtre, de la feuille de route préconisée par Jean Genet dans sa préface à la réédition de la pièce en 1962 : "C'est un conte, c'est-à-dire une forme de récit allégorique qui avait peut-être pour premier but, quand je l'écrivais, de me dégoûter de moi-même en indiquant et en refusant d'indiquer qui j'étais, le but second étant d'établir une espèce de malaise dans la salle... Un conte... Il faut y croire et refuser de y croire, mais afin qu'on puisse croire, il faut que les actrices ne jouent pas selon un mode réaliste."

Ainsi, portant perruques et robes noires identiques, les deux bonnes s'avèrent pour

Jacques Vincey des figures féminines oniriques oscillant entre la gestuelle du nô japonais et les vociférations gaguesques des augustes du cirque. "Les actrices ne doivent pas monter sur scène avec leur érotisme naturel, imiter les dames de cinéma, note encore Genet. L'érotisme individuel, au théâtre, ravale la représentation. Les actrices sont donc priées, comme disent les Grecs, de ne pas poser leur con sur la table." Hélène Alexandridis (Solange) et Myrto Procopiou (Claire) ne s'y risquent donc pas et préfèrent s'ingénier à transformer leurs dialogues en un cérémonial qui tient autant des outrances de la farce que du tragique d'une danse de mort.

Reste la grande Marilù Marini, impériale comme toujours, qui transcende le rôle de Madame et nous livre avec jubilation une interprétation qui restera dans les annales, tout en respectant à la lettre le pitch de Genet : "Madame, il ne faut pas l'outrer dans la caricature. Elle ne sait pas jusqu'à quel point elle est bête, à quel point elle joue un rôle, mais quelle actrice le sait davantage, même quand elle se torche le cul ?" Incorrecte jusque dans ses moindres détails, comme le sont les indications de Jean Genet, cette mise en scène qui questionne le texte à son point d'ignition est une réussite qui ne peut que diviser les spectateurs. Un outrage au public qui désarçonne autant qu'il ravit. **Patrick Sourd**

Les Bonnes de Jean Genet, mise en scène Jacques Vincey, du 13 janvier au 4 février à l'Athénée-Théâtre Louis-Jouvet, Paris IX^e, www.athenee-theatre.com